

I. Prolégomènes

I.1 Petit détour épistémique

Envisager une recherche-action en sciences sociales et humaines ne va pas de soi et ne consiste pas qu'à reproduire les schèmes scientifiques classiques et orthodoxes pour « faire science ». « *Si rien ne va de soi, rien n'est donné, c'est le sens du problème qui définit l'esprit scientifique* » pour reprendre les propos de Bachelard¹, reste à en qualifier le sens en recherche-action. En effet, il n'est pas possible de considérer que l'épistémologie de la recherche s'inscrit dans un continuum et qu'il n'existe qu'une épistémologie qui envisage de la même manière les relations entre sciences et sociétés. On ne peut pas s'engager dans une recherche sans interroger les liens entre le champ scientifique et les pratiques sociétales en relation. Quelle relation envisage-t-on entre ces deux univers ? La connaissance procède-t-elle toute action de terrain ? Quel statut accordé à l'expérience et à l'empirie ? Est-il possible de saisir des ruptures épistémologiques qui recomposent les liens entre sciences et sociétés ? Et la recherche-action introduit-elle un bouleversement dans le rapport à la connaissance et concernant la place accordée aux habitants, aux personnes ordinaires et à la pragmatique de l'action située ?

Brièvement, nous voudrions évoquer l'hypothèse d'une triple épistémè de la connaissance et des cadres scientifiques d'action en lien avec des pratiques sociales, des organisations et des processus d'intervention. Dès lors, il semblerait difficile de concevoir une épistémè universelle dans l'intention de produire de la vérité, non discutable et situer dans un champ de référence au sein duquel toutes les pratiques sociétales doivent se lier pour penser l'action et le développement référent. Nous préférons envisager la présence de trois épistémès qui traduisent en même temps notre parcours scientifique dans la manière de faire de la recherche. Et si actuellement, nous avons choisi un engagement en recherche-action, c'est bien dans l'intention d'envisager autrement les liens entre sciences et sociétés, et plus spécifiquement entre sciences récréatives et territoires de pratique en milieu rural. En quelques mots, nous voudrions évoquer le contenu de ces trois épistémès, d'une manière succincte, comme préalable à la présentation de ce document de recherche-action. Avec l'intention d'ouvrir avec le projet RECREATER, une autre page de la recherche scientifique.

Epistémè moderne et logique de l'un

Cette science a été dominante durant la plus grande partie du XXème ; aujourd'hui, elle continue à « imposer » son cadre de référence pour qualifier la science légitime et acceptable pour produire une connaissance savante. Les termes qui traduisent le mieux cet esprit scientifique sont les suivants : cartésianisme, positivisme, scientisme, rationalisme (radicale) et science poppérienne (falsification, réfutation). Les paradigmes sociologiques référents sont les suivants : paradigme structurel, fonctionnaliste et déterministe ; paradigme individuel ; paradigme structuraliste, conflictuel et critique². Ces trois paradigmes ont été dominants jusqu'aux années 1980. Les méthodes hypothético-déductive et expérimentale sont privilégiées dans l'intention de se rapprocher des sciences de la nature pour établir des « lois » dans la

¹ « Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit ». [Gaston Bachelard](#), *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, 5^e édition, Librairie philosophique J. Vrin, 1967.

² En référence à mon ouvrage sur la théorie sociologique de la pratique sportive (2002).

lecture des sociétés. La dominante allait de la science fondamentale (comme base de la connaissance objective) à la science appliquée ; tout en gardant une distance forte entre la science et la technologie (Klein, 2008). La science est au-dessus de la technologie...

Tout comme, il est possible d'inclure la sociologie de Bourdieu dans cette épistémologie moderne par cet attachement à une « rupture objectiviste » (Bourdieu, 1987) dans la manière d'envisager la relation avec le social. Prendre ces distances avec le sens commun et les institutions est au principe de l'objectivisme bourdieusien pour garder une distance et une liberté avec le pouvoir et ses effets de domination et avec les illusions sociales (Bourdieu, 1998 ; Accardo-Corcuff, 1986). Tout comme, Bourdieu critique toute forme de rapprochement avec la recherche appliquée, induisant une remise en cause de l'objectivisme scientifique telle que celle-ci s'observe dans les laboratoires de recherche (Bourdieu, 2001) en prise avec les acteurs du monde économique. Et l'objectivité scientifique nécessaire à la mise à distance de l'illusio scientifique, fondée sur la pratique individuelle du chercheur, ne peut se penser qu'à l'intérieur du champ scientifique qui pose les règles et les formes d'argumentaire possibles pour reconnaître la valeur d'une recherche. Mais Bourdieu oublie d'évoquer la présence de luttes scientifiques et politiques qui ont imposé l'épistémè moderne dans la manière de faire science durant une grande partie du XXème siècle.

Un infléchissement de cette épistémè, construite sur la distance sociale à son objet de recherche, est observable avec le développement des sciences participatives. Mais, jusqu'où aller dans cette intention de remettre en cause la science moderne ? L'ouvrage d'Etienne Klein (2008) illustre au mieux les principes de la science moderne dont Galilée en serait le père, dans cette intention de s'éloigner de toute forme sensible pour comprendre la nature. La philosophie mécaniste établit une coupure forte entre la nature (appréhendée sous le seul angle physico-mathématique), l'individu (dominée par la raison coupée du corps-machine et anatomique) et le reste (le monde multiple) au sein d'une ontologie naturaliste (Descola, 2005). L'enjeu était de tendre vers une mathématisation des phénomènes étudiés et de placer la science au-dessus du monde³. Les écrits de Rosa (2020) sur le monde disponible s'inscrivent dans cette perspective lorsque le demiurge scientifique fait de la volonté de puissance sa référence dans la manière de penser les relations entre sciences et sociétés. Tout est possible pour favoriser « l'accumulation » permettant d'accroître sans cesse les innovations scientifiques comme promesse de l'extension de notre accès au monde. La science moderne s'inscrit dans cette disposition à la maîtrise des connaissances sur le monde pour agir sur lui. Cette épistémè privilégie l'étude des formes culturelles modernes et hypermodernes et les organisations formelles et instituées pour analyser les pratiques sportives (Corneloup, 2002). Là, où les cadres d'analyse s'inscrivent dans une volonté de contrôler les programmes de développement et les ambitions de performance totale en lien avec les connaissances scientifiques produites (Vigarello, 2017).

L'épistémè mécaniste introduit la séparation, la coupure, le dualisme et l'analytique dans la lecture des objets d'étude (esprit / corps ; culture / nature ; savoirs savants / savoirs profanes : raison / imaginaire) autour d'une dominante rationnelle. La même trame scientifique définit le cadre de lecture du monde que l'on retrouve dans l'étude du corps que l'on assimile à une machine, à des fonctions biologiques ou encore à une matière, sans intelligence. Seuls, l'esprit et l'intelligence cartésienne donnent les clés de compréhension du monde ; le corps et les pratiques sportives n'échappent pas à cette métaphysique dominante que l'on retrouve dans la lecture de différents écrits scientifiques contemporains en lien avec les sciences de la maîtrise (physiologie, biomécanique, anatomie, psychologie, économie fordiste, sociologie

³ « Le prestige de la science a longtemps tenu au fait qu'elle pouvait proposer un point de vue surplombant sur le monde... Mais cette image est aujourd'hui brisée.... Nous avons bel et bien changé d'époque, au sens où nous avons quitté la « modernité » » (Klein, 2008) p. 91.92

fonctionnaliste...). Le Breton (1990, 2013) dans ses ouvrages sur le corps moderne, en lien avec le transhumanisme, évoque la poursuite de cette épistémè, dans l'intention d'amplifier le développement du corps machine. Il est de même en sociologie de l'environnement lorsque cette entité est devenue une catégorie sociologique référente en lien avec une épistémologie durkheimienne. Comme l'explique Kalaora et Vlassopoulos (2013, p. 110), en France, « l'environnement n'existe que dans la mesure où il est construit selon les règles normatives de la sociologie ». Et à lire, l'ouvrage sur la recherche en STAPS, sous la direction de Collinet (2003), on ne peut que constater combien la science expérimentale, portée par les sciences biologiques, s'impose dans le champ des recherches académiques au détriment d'autres épistémès possibles en sciences humaines et sociales.

Comme le souligne Singly, dans son article consistant à critiquer la toute-puissance de l'épistémè moderne, une autre épistémè est possible qui ne consiste pas qu'à dévoiler les logiques de domination mais à accorder une place à l'individu dans une pratique d'accompagnement. Une autre relation entre sciences et sociétés est alors possible en repensant la place de l'individu dans les dispositifs de développement personnel et collectif (forum hybride, soi réflexif, acteur réfléchissant, usages de savoirs savants dans la vie ordinaire, valeur à l'entretien...). « *Toute théorie a la prétention de proposer une conception du monde reposant sur une hiérarchisation des dimensions selon leur importance. Mais elle abuse de sa force éventuelle lorsqu'elle veut faire croire que ce classement en éléments décisifs et en éléments secondaires est incontestable et qu'il est le seul à obéir à des critères scientifiques. Il y a de la place pour plusieurs théories -et méta-théories-...* » (De Singly, 2002, p. 24) et donc pour plusieurs épistémès. D'où le basculement à la fin du XXème siècle dans une épistémè hypermoderne qui infléchit la distance et recompose les liens entre l'objectivité et la subjectivité, « *pour soutenir le mouvement général réflexif des sociétés modernes avancées* » (De Singly, 2002, p. 38). Une transformation de l'épistémè moderne est engagée remettant en cause les principes objectiviste de la science moderne et les pratiques dominantes de dévoilement et de dénonciation situant au-dessus du monde social La Science, telles que théorisées par Bourdieu (De Singly, 2002, p. 36-37). D'où la considération apportée à la « double herméneutique » de Giddens (1987) repensant les liens entre la sociologie et l'individu. La procédure consiste à considérer la présence d'une zone d'échange entre le sociologue et l'acteur dans la manière dont les activités sont interprétées par eux⁴.

Epistémè de la complexité et logique du multiple

Avec les années 1980, la relation sciences /sociétés est envisagée autrement par des collectifs scientifiques en instaurant un dialogue entre les sciences de la complexité (en lien avec la systémographie) et les systèmes, activant des pratiques organisées. La grande différence épistémique est liée au changement de lecture des objets de recherche (Le Moigne, 1990 ; Morin, 1977-2004 ; Durand, 1979). Un « relativisme » scientifique induit la présence de plusieurs cadres de lecture en fonction de la modélisation systémique proposée. La trajectoire linéaire des objets sociaux est remise en cause avec l'attention portée aux systèmes (comme principe de qualification des objets d'étude). Ceux-ci sont marqués par l'imprévisibilité, la présence de processus, de situations-problème et d'adaptabilité en fonction des configurations environnementales et des logiques d'action activées. Des marges d'action existent qui laissent de la présence à des « vérités systémiques » (variées) sans qualifier la présence d'une seule vérité épistémique portée par la science, qui indique la direction à prendre. Le constructivisme devient alors la référence pour qualifier la méthode d'investigation et étudier un système, construit sur des interactions entre polarités actives. Le chercheur n'est plus extérieur à l'objet d'étude, mais participe à le définir en fonction du projet de recherche qualifié. D'où la nécessité

⁴ Une « philosophie des lumières tamisée » (Corcuff, 2004) serait à l'œuvre induisant une remise en cause de la position surplombante de la raison savante, pour une relation moins hégémonique des savants sur les acteurs de la société.

de construire le cadre d'expertise regroupant les différentes dimensions impliquées dans l'étude du phénomène, en lien avec les parties prenantes engagées dans le projet. Toute une démarche de concertation et de validation est de circonstance pour rendre compte du process activé en fonction des finalités recherchées.

Une autre relation s'engage dans la lecture des systèmes, nécessitant des méthodologies d'expertise, plus en phase avec les sciences de l'ingénieur, les pratiques d'innovation et les technologies activées. Une dominante s'oriente vers le paradigme systémique, stratégique et participatif (Corneloup, 20002) avec une valorisation des sciences pragmatiques. Tout comme il faut souligner l'émergence des nouvelles sociologies (Corcuff, 1995) et des recherches en sciences sociales, telles que les présentent Dosse (1995) dans son ouvrage de référence. Une autre épistémè prend place qui bouleverse en profondeur les relations entre sciences et sociétés. Les approches par les logiques d'action située, l'agentivité, la puissance du social ou encore l'ethnométhodologie et la phénoménologie viennent complexifier la lecture des phénomènes observés et étudiés. Et c'est bien dans cette perspective que se situe l'ouvrage de Klein (2008), lorsqu'il observe le passage de la « science moderne » à la « science postmoderne » (dans les années 1980), bousculant l'hégémonie historique du rationalisme triomphant d'antan. Avec toute une réflexion sur la dévalorisation de la recherche fondamentale au profit des technosciences orientées vers la course infinie à l'innovation totale. Dès lors, il pose la question de la réponse à apporter pour ne pas amplifier l'effondrement du monde, en partie provoquée par les impasses de la modernité scientifique et de la nouvelle science, en souhaitant réactiver la première épistémè sur d'autres principes scientifiques...

A distance d'un cadrage académique, une épistémè postmoderne⁵ fait du multiple son cadre de référence pour étudier les pratiques alternatives à la modernité récréative. Il importe alors de devenir un « renifleur » du social pour décrypter les dynamiques sociales en mouvement qui reposent sur d'autres catégories de lecture à qualifier. Les références au formisme (mi-empirique, mi-spéculative), à la théorie ancrée (grounded theory), aux sphères imaginaires et à la mythanalyse (Durand) ou encore à la socialité et dualité permettent de convoquer des schèmes de compréhension qui laissent de la présence à des lectures complexes et variées pour étudier la multiplicité des formes de vie contemporaines. D'où l'attachement aux détails de la vie ordinaire, au corps vivant et à la diversité sensible des manières de vivre le quotidien ; tout en activant différents oxymores pour étudier le tumulte de la vie sociale : raison sensible, enracinement dynamique, métissage culturel, contradictoire, clair-obscur, transcendance immanente.... Les objets sociaux deviennent ainsi vivants et capables de réactivité pour rendre le monde indisponible, suivant en cela les propos de Rosa (2020) qui s'érige contre la modernité de la toute maîtrise. A noter que cette épistémè a pour enjeu de montrer la capacité de la société, via les collectifs, les personnes et les dynamiques sociales, à s'activer et agir, sans la présence de la raison et de connaissances formelles et instruites. On fait alors référence à la puissance du social (Maffesoli), sa créativité (Bourdeau) ou sa part maudite (Bataille). Dans le champ des pratiques récréatives de nature, les travaux de recherche de Bourdeau (2009 ; 2013) évoquent les capacités à la fois de résistance des publics mais aussi d'engagement dans des pratiques dissidentes ou alternatives comme levier pour participer à l'émergence d'autres formes récréatives en opposition à l'institué référent ou pour amplifier la transformation des modes d'existence.

⁵ Evoquer l'existence d'une épistémologie postmoderne ne va pas de soi, tant il existe des approches scientifiques différentes de l'après-modernité ou de la poursuite de la modernité dans des perspectives scientifiques singulières (modernité tardive, hypermodernité...) bousculant les références canoniques pour étudier le social. Dans notre cas, au-delà des critiques sociologiques nombreuses (Trépos, 2005), Maffesoli représente une des références sociologiques centrales dans cette épistémè qui s'inscrit dans le paradigme du sensible, du quotidien et de l'imaginaire (Corneloup, 2002). Tout comme Rancière (2000), dans son ouvrage sur le partage du sensible lorsqu'il montre comment la postmodernité déconstruit le régime esthétique de la modernité pour s'attacher à d'autres sensorialités, modifiant par la suite les relations entre la science et ses objets d'étude.

Les travaux de recherche que nous avons menés dans l'étude des pratiques récréatives en nature ont permis de montrer la présence d'une organicité venant bousculer l'ordre moderne. Elle introduit de la complexité dans la gestion des organisations sportives en escalade, marquée par le passage de l'un (une seule organisation centralisée et uniforme) au multiple (diversité des organisations et des collectifs présents) au détour des années 1980 (Corneloup, 2016). L'hégémonie de l'alpinisme durant la modernité fait place à des modalités de pratique diverses marquées par des corporités, des éthiques et des symboliques, situées dans des systèmes de valeurs éclatées. D'autres cadres référentiels ont été activés pour observer les formes dissidentes, alternatives et transgressives laissant de la place à des compositions esthétiques émergentes en fonction des dynamiques sociales, situées à la périphérie du système moderne. Le détour par la modélisation systémique a permis de présenter un cadre scientifique adapté à cette nouvelle configuration sociale et sportive, sans pouvoir qualifier les orientations organisationnelles et culturelles à venir. La même procédure épistémique a été adoptée dans l'étude des organisations engagées dans la gestion des risques dans les stations de sports d'hiver (Soulé, Corneloup, 2007) en lien avec les sciences du danger : la cindynique (Kerven, 1995) et la méthode systémique MADS (Périlhon, 2007). La complexité devient le cadre de référence à partir du moment où plusieurs formes de régulation et de gestion sont possibles en fonction des pratiques professionnelles, politiques et sociales présentes. Une épistémè de la rupture avec la science moderne est engagée pour étudier les organisations émergentes à partir des années 1970-80 laissant de la place à une variété de pratiques et de systèmes de gestion. Une autre relation entre sciences et sociétés s'active pour étudier les pratiques récréatives en nature...

Epistémè compositionniste et transmoderne

Si la complexité et le multiple s'imposent aujourd'hui dans la lecture des organisations contemporaines, faut-il se contenter de ce cadre épistémique pour étudier le social et accompagner les transformations observables ? Une autre voie n'est-elle pas possible dans cette intention d'envisager autrement les relations entre sciences et sociétés et en particulier entre sciences récréatives et territoires de pratique ? Dans cette perspective, une voie médiane est à concevoir pour élaborer des projets de développement collaboratifs qui reposent la question des formes d'ajustement et de composition collectives entre parties prenantes, engagées dans un projet commun. Une autre science émerge qui doit penser autrement ces liens avec les collectifs engagés dans des systèmes d'action spécifiques pour fabriquer un processus de transformation transdisciplinaire, au sens de Stengers (1979). Non seulement pour impliquer les sciences humaines, les sciences de la nature et la philosophie dans « la tentative de résoudre un problème commun » (Dosse, 1995) mais aussi pour composer (au sens de Latour) une traduction acceptable avec les collectifs de terrain (au sens de Dedeurwaerere, 2017 et de Kalaora, 2013), humain et non humains, avec lesquelles il s'agit de donner naissance à un laboratoire vivant (living lab). Une pragmatique de l'action située est engagée pour intégrer l'environnement (humain et non humain) dans l'intention de penser autrement la place des « objets » et des univers de vie dans la déclinaison du milieu (au sens de Berque). Celui-ci devient un laboratoire social au sein duquel se donne à voir non seulement des interactions (multiples) mais la fabrique d'un projet de développement acceptable et partagé. Une des singularités de cette épistémè est de considérer l'environnement (Kalaora, Klein, Descola, Ingold,...) comme une catégorie scientifique écomoderne, modifiant en profondeur les relations entre sciences et société et la manière de « faire science » avec les objets d'étude qui deviennent des actants, doués d'une agentivité située et d'une disposition à agir sur et dans le monde (Despret, Morizot, Martin...). Une anthropologie symétrique prend place, au sens de Latour (1992), induisant d'envisager autrement les relations entre chercheurs (le savant) et les autres actants, porteurs de différents savoirs et modes d'action.

La spécifique épistémique de cette troisième voie est d'inverser les relations entre sciences et sociétés en mettant l'accent sur les lieux, les espaces de pratique et les collectifs ancrés, comme

base d'élaboration d'un laboratoire vivant. Ceux qui habitent la terre et souhaitent participer à qualifier de relations, façonnées dans les territoires de vie. La science n'est plus au-dessus de la société mais encadrée dans les mondes vivants avec lesquels elle compose un projet de développement. Il ne s'agit pas d'ignorer les épistémès 1 et 2, mais de les inscrire dans une trans-épistémologie dans l'intention de composer un champ des possibles avec des acteurs et des publics situés dans un système d'action localisé dans un lieu ou/et un collectif d'action. Une autre épistémè émerge pour élaborer un commun territorial, entrepreneurial ou politique qui nécessite des ressources spécifiques (professionnelles et humaines) et enrôler les parties prenantes dans le façonnage d'un monde commun, créateur de valeurs, de biens et de formes de développement acceptables. Une autre dimension, spécifique à la recherche-action, est attachée à l'existence d'une altérité, portée par le territoire (et les actants) avec lequel il faut composer. Celui vit, réagit et résiste induisant de faire avec et non contre lui, en fonction des configurations locales existantes.

Dans une société que l'on peut qualifier de transitionnelle, par la présence d'un entre-deux perpétuel⁶ (Corneloup, 2022), l'adaptabilité est au centre des aires transitionnelles (au sens de Winnicott) que les personnes et les collectifs ont à construire pour fabriquer un commun récréatif acceptable. La recherche-action est donc pensée comme une fabrique d'une connaissance et d'une praxis instituante situées, engagées dans l'accompagnement à la déclinaison d'un milieu (au sens de Descola, 2019). Celui-ci participe à relier les vivants (humains et non-humains) à un espace-vie singulier, ancré dans la terre vécue et créatrice de bio-diversités culturelles et d'un vivre-ensemble partagé avec les personnes attachées à cet éco-socio-système récréatif. Une autre science est en mouvement qui doit composer avec les collectifs singuliers pour donner naissance à des livings lab. On rejoint ici les approches scientifiques mises en place à Médialab Sciences po Paris (<https://medialab.sciencespo.fr/>), sous l'impulsion de Latour⁷, autour du numérique, de collectifs composés et de la pensée Design. Tout comme, les pratiques scientifiques et d'intervention mises en place à CISCA à Clermont-Ferrand (<https://cisca.fr/>) s'inscrivent dans des recherches appliquées et de recherche-action pour accompagner la résilience des territoires.

⁶ La transition qualifie pour nous l'entrée dans une période de tumulte et de turbulence sociales et organisationnelles. Elle introduit une amplification des désordres et des difficultés à fabriquer un ordre social conventionnel. (Corneloup, 2022).

⁷ Ses pratiques d'expérience dans les territoires de proximité lors de la mise en place d'ateliers d'auto-description, sous forme de cahiers de doléances, s'inscrivent dans cette épistémè.

Synthèse

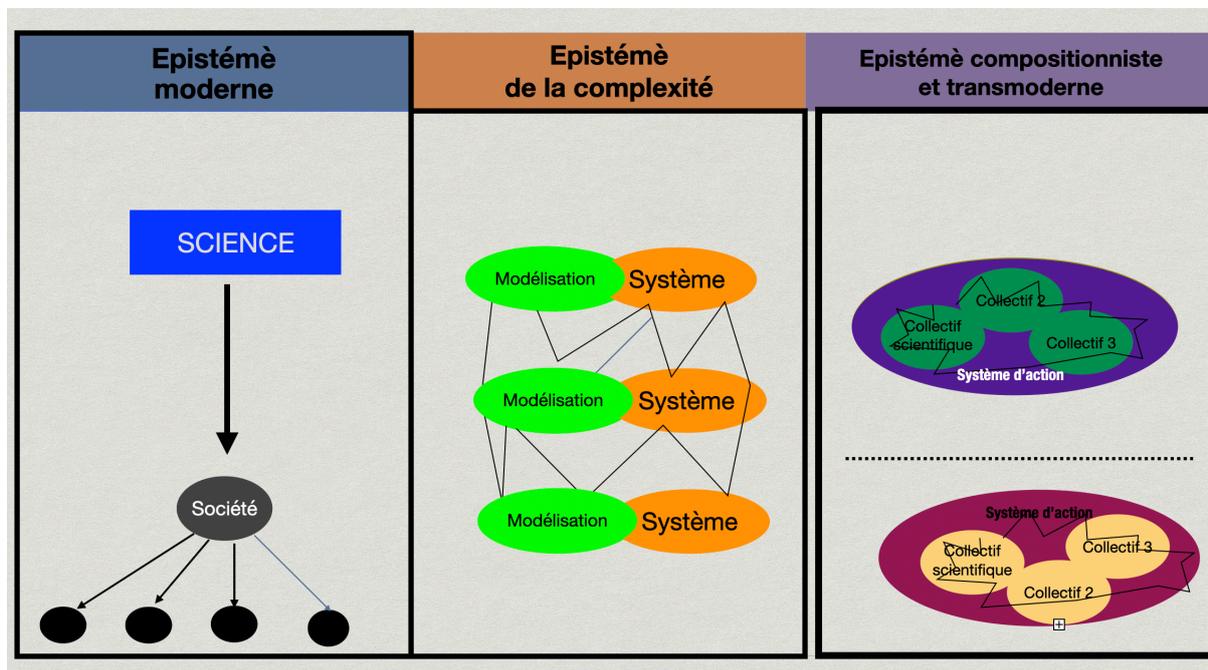


Figure 1 : Les trois épistémès de la recherche contemporaine

Vers une trans-épistémologie de mes recherches scientifiques

Après avoir effectué de multiples recherches en épistémologie 1 et 2, j'ai souhaité investir l'épistémè compositionniste et transmoderne pour accompagner la transition récréative des territoires ruraux. Durant une dizaine d'année, j'ai étudié l'existence de laboratoires récréatifs en France et au Québec. Une théorie a été écrite sur le fonctionnement de ces laboratoires via l'étude du système culturel localisé (SCL) permettant la fabrication de formes culturelles (Corneloup, 2022, 2023). Mais comment procéder et changer d'épistémologie ? Comment devenir chercheur-acteur et composer avec les collectifs locaux lors de la mise en place de laboratoires récréatifs ? Quelles méthodes, quelles procédures avec qui et avec quelles pratiques de terrain ? De nouvelles compétences sont à développer et mettre en place pour traduire la théorie en pratique de terrain et donner naissance à des laboratoires récréatifs dans les territoires ruraux. « *Je n'arrivais pas avec une page blanche activant une approche empirique du sujet* ». Mais avec l'intention de présenter des étapes à suivre (les 4 phases de RECREATER) qu'il fallait qualifier et adapter aux territoires investis. Tout comme, le montage du projet nécessitait de concevoir une équipe-projet (trois territoires à mobiliser), de convaincre les financeurs institutionnels de « nous suivre » et d'animer pendant trois ans les collectifs RECREATER. Tout comme, il fallait amorcer l'existence de communautés locales pour les inviter à composer ensemble la présence d'un laboratoire récréatif. Convaincre, enrôler, mobiliser, impliquer, animer, dialoguer... On retrouve au fur et à mesure des actions de terrain, tous les principes de la théorie de l'acteur-réseau (Callon, Latour) dans l'intention de créer un réseau socio-technique (dans notre cas, un réseau socio-récréatif). Il s'agit de créer ensemble un processus de développement qui fabrique de l'innovation territoriale comme principe pour envisager autrement l'espace public localisé.

Dès lors, la notion d’habitabilité récréative fait son chemin pour évoquer chez les locaux (les gens du pays) leurs pratiques intimes du lieu, leur attachement à leur mode d’existence et leurs affections ; celles qui permettent de saisir les présences et intentions de se sentir pleinement vivant dans leur territoire de vie. Inviter les personnes à parler de leur relation esthétique au territoire, d’évoquer les formes culturelles qui affectionnent et celles qu’ils repoussent. Raconter leurs récits par lesquelles ils fabriquent une cosmogonie transitionnelle pour se défaire du monde d’avant et ouvrir un cheminement vers une écologie relationnelle, ancrée sur d’autres manières d’être vivant dans les lieux de vie⁸. C’est dans cette perspective que ce projet de recherche-action s’inscrit lorsqu’il s’agit d’activer une trans-épistémologie avec l’intention de métisser les trois épistémès présentées ci-dessus. Je viens (et je pars) de la recherche fondamentale (Epistémès 1 et 2) et je souhaite envisager d’une autre manière les liens entre sciences et sociétés pour produire non seulement de la connaissance partagée et co-construite mais des pratiques collectives qui participent à l’émergence du commun récréatif (Corneloup, 2022, 2023). Si le point de départ, c’est ma recherche fondamentale ; le point d’arrivée, ce sont les territoires, dans leur disposition et leur capacité à devenir des créateurs et des développeurs de leur laboratoire récréatif. Ce n’est donc pas qu’un transfert de « bonnes pratiques » ou de ressources scientifiques théoriques et appliquées, mais une démarche-action qui consiste à activer dans ces collectifs une procédure endogène pour amorcer la fabrique de leur monde récréatif, créateur de valeurs territoriales. Une ontologie de l’être collectif s’enracine dans les territoires ruraux renversant les relations entre la dominante rurale de la modernité qui faisait de la ruralité urbaine son cadre de référence et de lecture de la campagne et la fabrique actuelle d’une ruralité rurale dans l’air du temps, invitant les ruraux et les néo-ruraux (les créatifs culturels) à activer leur transition récréative, localement située.

Recherche fondamentale (Epistémè 1)	/ Paradigme structurel : Théorie des formes culturelles et du communicationnel (le social) et théorie des formes de développement (territoires) ; les cultures professionnelles du plein air 2 / Paradigme structuraliste : théorie des styles de pratique et théorie des conflits
Recherche fondamentale (Epistémè 2)	1 / Paradigme systémique, stratégique et participatif : étude des systèmes d’action : escalade (d’un système implexe à un système complexe) ; stations de ski (cindynique - Kerven . gestion des risques - Perilhon) 2 / Géographie des territoires : milieu innovateur, théorie des projets de développement, dynamique des formes de développement par territoire. Analyse des systèmes d’action. 3 / Sociologie du sensible et des formes orgiastiques du social : tribalisme, effervescence collective, culture du vertige et de l’excès
Recherche fondamentale (comme propédeutique à une implication en épistémè 3.	1 / Détour par le politique dans la gestion des systèmes d’action (contradictoirel, espace public, dialogique) 2 / Les communs récréatifs (fabrique d’un laboratoire récréatif d’intervention et de composition) pour donner naissance à un monde récréatif partagé et à des micro-formes culturelles habitées)
Trans-épistémologie (1, 2, 3)	Programme de recherche_RECREATER (au carrefour des trois épistémès) – composer avec le territoire et ses ressources transitionnelles actives et activables.

Tableau 1 : le champ épistémique de mes recherches scientifiques

⁸ La notion d’écophilosophie, développée par Maffesoli (2017), se rapproche de celle d’écologie relationnelle conceptualisée par Ingold (2013)

I.2 Le programme de recherche-action RECREATER

Il s'inscrit dans une démarche-projet qui propose quatre phases pour donner naissance à une économie territoriale particulière ; celle qui souhaite considérer la culture comme un « dispositif » et un marqueur territoriaux référents dans la façon de penser les politiques publiques dans les années à venir. Mais que faut-il entendre par culture ? Il ne s'agit pas de prendre la culture, au sens habituel du terme ; celle qui renvoie aux pratiques culturelles (musique, art, cinéma...) ; mais la culture, au sens ethnologique du terme, c'est-à-dire la manière dont les pratiques récréatives sont fabriquées, qualifiées et orientées en fonction de la forme culturelle présente. Toute pratique récréative (loisir / tourisme, sport/musique...) est l'objet d'une appropriation spécifique en fonction de la dominante culturelle observable. Concrètement, pour illustrer le propos, il n'existe pas qu'une manière de pratiquer l'escalade. Des cultures de l'escalade (alpins-cafistes, aventuriers, hédosportifs, compétiteurs...) composent l'espace des styles de pratique (Corneloup, 2016). Elles n'abordent pas de la même façon la pratique dans les relations à l'engagement, aux codes sportifs, aux usages sociaux et aux représentations affectées (images, valeurs, conceptions).

La forme culturelle traduit la préférence pour un style de pratique plutôt qu'un autre, en lien avec un univers de pratique choisi (acteurs, institutions, type de gestion...). Plus globalement, il en est de même pour les territoires ruraux : ils ont plusieurs façons de décliner leur attachement à certaines cultures récréatives pour se positionner dans le champ des formes et des mondes récréatifs. Veulent-ils valoriser le ludisme, la contemplation, la performance, le bien-être ??? Bien des orientations sont possibles ; tout comme, les territoires peuvent fortement ou faiblement coordonner la gestion de leurs pratiques récréatives en nature. Mais il apparaît aujourd'hui que les territoires, à forte attractivité et capables de résilience, se caractérisent par la présence de mondes récréatifs⁹ et de formes culturelles, fortement définis. Ceux-ci accompagnent la définition de la valeur territoriale des économies locales. Elles renforcent l'adhésion à un commun récréatif de la part des acteurs et des publics de ce territoire !

Mais comment donner de l'existence à ce monde récréatif et aux formes culturelles associées ? Nos travaux de recherche ont permis d'étudier la manière dont des territoires ruraux se sont engagés dans ce processus et ont donné naissance à des laboratoires récréatifs, impliqués dans la démarche de développement culturel de leurs pratiques récréatives. C'est dans cette perspective que nous présentons les quatre phases identifiées pour aboutir à la fabrique d'un laboratoire récréatif. Pour évoquer ces quatre phases, nous les aborderons en suivant une trame narrative qui évoque leur place dans le dispositif élaboré et proposé. Ajoutons que l'engagement dans le projet RECREATER n'a pas pour finalité de proposer une approche innovante des politiques publiques et du management entrepreneurial pour créer de l'avantage concurrentiel et de la nouveauté, sans limite. L'enjeu s'inscrit dans l'intention de contribuer à l'émergence d'une transition récréative (Corneloup, 2022) dans les territoires ruraux pour répondre à la vulnérabilité sociétale et à l'effondrement possible de nos systèmes de gestion et de développement, en lien avec les modes d'existence contemporains associés.

Les quatre phases annoncées s'inscrivent dans une démarche-projet que nous pouvons succinctement évoquer. Celle-ci consiste, tout d'abord, à comprendre la situation actuelle du

⁹ En référence aux écrits scientifiques de Grossetti (2022), la notion de monde récréatif évoque la manière dont un territoire qualifie la dominante récréative affectée, qualifiant les relations envisagées à l'intérieur et à l'extérieur du système récréatif localisé (SRL). Elle induit un engagement sociétal pour qualifier leur vision du monde et leur présence en tant que territoire intentionnel effectuant des choix en fonction du projet territorial défini. Il n'y a plus de modèles définis, globaux et uniformes. Chaque territoire doit composer sa trajectoire en fonction des dominantes récréatives retenues, partagées et développées collectivement.

territoire quant à la gestion de son système récréatif localisé (phase 1). L'intention est d'utiliser cet audit récréatif comme levier pour donner naissance à un collectif de locaux qui souhaite s'engager dans la mise en place d'un laboratoire récréatif (phase 2). Toute cette seconde période est marquée par l'organisation de séminaires et d'ateliers créatifs et de savoirs partagés pour inviter les membres du laboratoire rural à qualifier le contenu du monde récréatif souhaité et désiré dans les années à venir. La troisième phase permettra de traduire ce positionnement culturel en activités de développement pour accompagner la transition des territoires vers des projets culturels, ancrés dans des prestations, animations, sorties nature et pratiques en liberté créées. Cette dynamique trouvera sa traduction opérationnelle lors de la clôture de ce programme d'action dans le cadre d'un événementiel. Celui-ci évoquera l'engagement d'un territoire rural dans un monde récréatif transitionnel au sein duquel l'autochtonie récréative participe à qualifier ce moment rural choisi. Puis, viendra venu le temps de la capitalisation (phase 4) pour accompagner d'autres territoires sur la voie de la transition récréative de leur ruralité.

Ajoutons que ces quatre phases s'inscrivent dans la théorie des laboratoires récréatifs (Corneloup, 2022) qui envisage la dynamique de ceux-ci via l'activation du système culturel localisé (SCL). Le passage d'un système récréatif localisé (SRL 1) à un autre (SRL2) se fait par la définition de leur monde récréatif en lien avec des formes culturelles affectées. La fabrique du SCL (système culturel localisé) participe à rendre vivant le territoire via l'activation du commun récréatif (figure 1).

Phase 1	Phase 2	Phase 3	Phase 4
Coconstruction	Emergence	Développement	Capitalisation
Fabrique d'un collectif entrepreneurial et récréatif	Emergence et activation du laboratoire récréatif (créativité)	Mise en place de projets culturels	Evaluation et amplification

Tableau 2 : les quatre phases du projet de recherche-action RECREATER

Le programme de recherche a été développé par l'équipe RECREATER qui a, pendant trois ans, participé à la réalisation des différentes phases de ce projet de recherche-action.

Coordinatrice : Véronique Siau (ingénieure de recherche PACTE) ; Développeurs RECREATER, intégrés aux communautés des communes (Vincent Thibaud, Magali Lin, Théo Mathieu) ; animateurs culturels (Olivier Obin, Rosalie Lakatos, Katia Fersing et Susie Passaquin). Chercheurs PACTE : Pascal Mao et Jean Corneloup

Nous remercions fortement toute l'équipe RECREATER qui a permis la réalisation de ce projet de recherche et des différentes phases de développement élaborées.

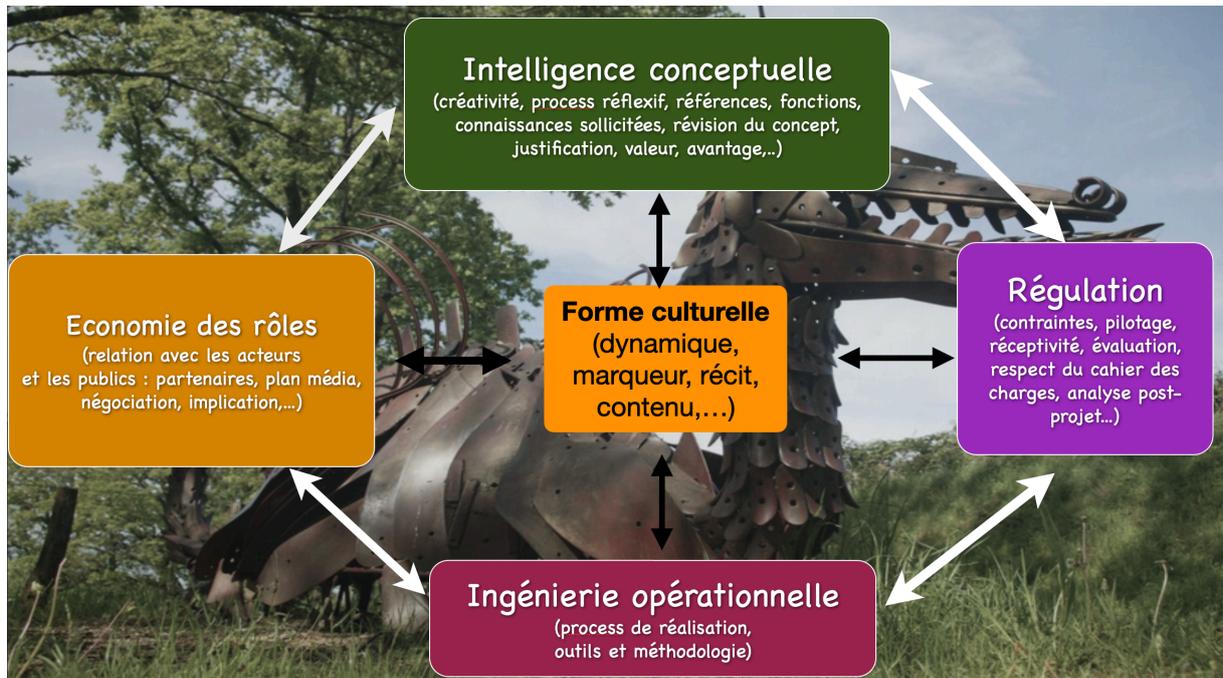


Figure 1 : Le système culturel localisé